Document généré le 25 avr. 2024 03:01

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Un modèle

Kiev Renaud

Numéro 129, avril 2011

Le nu

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64576ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Renaud, K. (2011). Un modèle. *Moebius*, (129), 151–152.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Kiev Renaud

Un modèle

Depuis ses cours de photographie, il a arrangé les lumières de la cuisine pour qu'elles nous éclairent en angle et créent un beau modelé, il a déplacé des meubles qui ne collaient pas dans « sa composition ». Il décale souvent le regard pour que les objets, les gens, soient bien cadrés : ni au centre ni hors champ.

Et, bien sûr, il prend des clichés. Il a immortalisé les détails de notre quotidien (la rouille d'une vieille bicyclette, les plantes du jardin) sur au moins un kilomètre de pellicule.

Il y a deux mois, il est passé au niveau deux : le portrait. Son prof lui a dit qu'on devait la réussite d'une photo à l'expression naturelle du modèle, qui vit plutôt que de poser. Donc, je me réveillais, me brossais les dents, mangeais au rythme des « clics, clics » de l'appareil photo de mon mari. Je dois avouer que j'ai été flattée quand il s'est intéressé à mon visage dans sa passion artistique, et non plus seulement à l'esthétisme d'une ligne d'horizon ou à la netteté d'une photo zoomée. Lorsqu'il développait une image réussie, il m'embrassait. Il me disait que j'étais belle. Je rougissais. Le vif de mes pommettes l'inspirait, alors il braquait son objectif sur mon visage, et la séance recommençait.

Mais, quand il a voulu essayer le nu, j'ai pleuré. Son prof connaissait une femme, « une pute, oui ! », qui acceptait de poser dévêtue pour une cinquantaine de dollars. Je ne pouvais accepter que mon mari regarde un autre corps que le mien. Donc, en désespoir de cause, j'ai offert de lui servir de modèle.

C'est aujourd'hui, pendant son atelier, qu'il a développé les clichés qu'il a pris de moi. Il résume les louanges des autres photographes amateurs en me montrant le résultat. Je l'écoute à peine. Je regarde mon corps, mon visage calme. Ma fragilité. Les seins en flaque comme des œufs tournés : on pourrait percer mes mamelons avec la pointe d'une fourchette.

Il aimante l'image sur la porte du réfrigérateur. Pendant le souper, il continue de s'enthousiasmer, dit que j'étais un bon modèle : « Tu bougeais pas pantoute. T'étais sage… comme une image ! » Pendant qu'il rit de son jeu de mots, mon regard reste fixé sur la photo affichée à côté de la liste d'épicerie.